Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 25 (1953-1954)

Heft: 3

Artikel: De l'unité de l'esprit

Autor: Reymond, Marcel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869942

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DE L'UNITÉ DE L'ESPRIT

« Il y a diversité de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit. »

Saint Paul, *1re Lettre aux Corinthiens,* XII, 4.

« Nicht das Problem der individuellen oder der nationalen Originalität ist das letzte und höchste, wiewohl es immer lebendig bleibt und sich nicht missachten lässt, sondern die Gewissheit des gemeinsamen Geistes, der alles Einzelne in sich schliesst und in sich erhält. »

Gottfried Bohnenblust : *Das Problem der Originalität.* (*Vom Adel des Geistes,* Zürich, 1943, S. 163.)

Richesse et unité de l'esprit, tel fut un des caractères de l'enseignement de M. Gottfried Bohnenblust et que retrouve le lecteur de *Vom Adel des Geistes,* dans les portraits de Bach, de Beethoven, de Goethe, de Kant comme de Gottfried Keller, de C.-F. Meyer, de Spitteler, et dans les méditations sur la noblesse de l'esprit, l'humanisme helvétique, la démocratie et la civilisation, la signification de l'Université pour notre vie intellectuelle. Le poète des *Gedichte* et de *A Dur,* le musicien, le critique et l'historien de la littérature de langue allemande, le penseur et le citoyen s'y unissent en une forte et harmonieuse personnalité. L'esprit helvétique n'y fait aucun tort au sens de l'humain, puisque « l'humanisme helvétique est la Confédération de l'esprit. » *(Eidgenössischer Humanismus. Vom Adel des Geistes.* S. 371.) Nulle antinomie non plus, comme on l'affirme plus souvent aujourd'hui qu'hier, entre l'humain et le divin : « La paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, n'exclut pas celle-ci, mais la comprend. La paix de Dieu surpasse tout ce que nous pouvons comprendre, non en le niant, mais en l'accomplissant. » (Ibid. *Vom Adel des Geistes,* S. 351.)

Ambassadeur des lettres germaniques, M. Bohnenblust eut maintes fois l'occasion de rappeler l'admirable exemple d'unité d'esprit qu'offrit l'Allemagne classique, puis romantique, aux XVIIIe et XIXe siècles. Continuité

de la nature et de l'histoire, et à l'intérieur de chacune, chez Herder et chez Goethe ; continuité de la religion historique et de la religion philosophique, la seconde reprenant l'essentiel de la première ; il faut interpréter celle-ci du point de vue d'une pédagogie divine, s'adaptant à l'homme comme l'éducateur à l'enfant, ainsi que l'a montré Lessing (*Die Erziehung des Menschengeschlechts,* 1780). Les trois *Critiques* kantiennes, de leur côté, délimitent les domaines de la connaissance, de la moralité et de l'art, assurant leur autonomie réciproque, comme l'a d'emblée compris Schiller, tout en rétablissant sur une base nouvelle l'unité de l'esprit. Enfin, comme elle l'avait été auparavant par Leibniz, ce fut l'unification intellectuelle grandiose accomplie par Hegel avec un art qui aboutit, du reste, à en manifester l'ambiguïté et à la faire remettre en question. Les penseurs individualistes et tourmentés que furent Kierkegaard et Nietzsche, si influents aujourd'hui, s'opposent à l'hégélien Karl Marx, prophète d'une réunification à la fois intellectuelle et pratique qui fascine encore nombre d'esprits ; c'est ce qui nous interdit d'éluder le problème.

* * *

Unité de l'esprit dans une individualité, une société, unité de l'esprit entre les hommes et les peuples, dans l'espace et dans le temps, ce sont là choses distinctes et cependant inséparables, à la longue du moins. L'unité des esprits, imposée par la force, manque son but ; bien plus, elle divise la société et crée chez les individus un dédoublement, une dissociation de l'être intime et de l'être extérieur, une schizophrénie.

Cette double unité de l'esprit et des esprits, jamais donnée toute faite et toujours menacée, voilà bien ce que nous refuse notre « monde cassé » d'aujourd'hui, selon l'expression de Gabriel Marcel. Il se caractérise par la coexistence (provisoire au moins) des contraires. Certes, le manque d'unité n'est pas nouveau ; les moralistes depuis Montaigne, les poètes dramatiques, les romanciers l'ont relevé. Mais l'ampleur qu'il a prise depuis le temps de Dostoïevski et de Pirandello est nouvelle.

L'unité de l'esprit devient alors une nostalgie, analogue à celle d'Auguste Comte devant un XIIIe siècle d'ailleurs arbitrairement simplifié. Cette nostalgie apparaît chez l'individu voué à une spécialisation souvent prématurée et excessive, qui l'empêche d'émerger de son horizon professionnel. Il y a alors dédoublement. Combien ressemblent peu ou prou au malheureux Docteur Jekyll, doublé de Mr. Hyde, de Robert-Louis Stevenson ! (l'ange et la bête que justement, comme l'a dit Pascal, l'homme n'est pas).

La dissociation inévitable qui en résulte comporte aussi de graves conséquences pour la société : fragmentation en petits groupes hétérogènes indifférents les uns aux autres, affaiblissement du sens de l'humain, de la solidarité. Celle-ci n'est plus vécue alors qu'entre spécialistes voisins. Il ne reste, comme domaine d'intérêt commun, que le sport et la technique. Or ce ne sont là que des moyens, ne garantissant aucun accord sur les fins dernières à poursuivre.

Il y a plus : la société vise souvent alors avec frénésie des buts contradictoires. Ainsi notre pédagogie s'applique avec raison à éveiller la personnalité de l'enfant au moyen de son activité spontanée orientée par l'éducateur ; mais l'adolescent débouche sur une société où le travail est, pour un nombre croissant d'individus, rationalisé, mécanisé, en vue du rendement, de l'efficience, point de vue valable dans certaines limites seulement et non absolument. Le fait est d'autant plus frappant qu'il apparaît indifféremment dans les deux économies capitaliste et collectiviste ; dans celle-ci, la fameuse « aliénation » n'est que déplacée, nullement éliminée.

La médecine sauve des vies avec une richesse de moyens qui n'a d'égale que celle des engins de destruction. La science peut avoir un effet libérateur, mais, dans ses applications techniques, elle entraîne la spécialisation à outrance, la séparation de la profession et de la vie.

L'art, dira-t-on, sauvegarde du moins l'individualité du créateur et du spectateur ou de l'auditeur. Mais le souci mal entendu de l'originalité, confondue avec la singularité, intronise souvent l'hermétisme, la subjectivité exaspérée de l'expressionisme. La communication est alors rompue entre l'artiste et le public, pas nécessairement « philistin ». S'il est surréaliste, l'artiste n'en prétend pas moins être à la fois absolument original et compris de tous : exigences contradictoires. On aboutit à un art qui ne s'adresse en fait qu'à des esthètes, à une littérature pour seuls littérateurs, comme il est des philosophies inaccessibles à ceux qui ne sont pas des philosophes ; le fait n'est normal que dans le cas de la science.

La religion, comme la morale, est certes un principe d'unité intérieure et extérieure. Elle a été jusqu'ici le ciment des grandes civilisations. Mais elle peut cloisonner les hommes dans des traditions étanches qui s'excluent les unes les autres, alors que les sciences s'appuient les unes sur les autres. Danger des « religions d'autorité », qu'évite seule la « religion de l'Esprit », comme l'avait dit le grand théologien Auguste Sabatier. Henri Bergson aboutit à une conclusion analogue, avec la dualité de la « religion statique » ou sociale et de la « religion dynamique » ou mystique. Ces deux formes

de la vie spirituelle se retrouvent dans toutes les religions universelles, comme l'atteste l'unité psychologique des phénomènes mystiques, forces d'unification intérieure et extérieure.

Rompue chez Kierkegaard, avec ses étapes, ses « stades » séparés par des abîmes, l'unité de l'esprit devant le problème religieux est actuellement illustrée, parmi les penseurs, par Karl Jaspers. Dans ses conférences de Bâle, intitulées *Der philosophische Glaube* [1], il récuse toute formule dogmatique qui s'imposerait à la réflexion du dehors, préformée, mais en fait inévitablement lestée déjà d'une philosophie implicite. Alléguer une révélation ne peut dispenser la pensée de son devoir d'examiner, car les révélations sont multiples dans l'histoire et justiciables de l'appréciation : vraies ou fausses. Mais Jaspers n'en recueille pas moins toute la substance positive de la « religion biblique », sans toutefois perdre de vue l'apport des autres religions, si gênant pour toutes les orthodoxies. Il ne supprime aucune polarité du domaine religieux, mais y maintient ferme l'unité de l'esprit, l'unité du vrai.

Bien entendue, la philosophie est une gardienne de l'unité de l'esprit et des esprits. Elle bâtit ou consolide des ponts entre la connaissance, l'art, la vie spirituelle, l'action pratique, comme entre les familles d'esprits. Elle les distingue sans les séparer. Preuve en soit la fameuse opposition pascalienne entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie ; leur unité profonde est indéniable, comme l'a montré Léon Brunschvicg dans le cas même de Pascal, qui « a traité des affaires morales et religieuses aussi *géométriquement* qu'il a su aborder *finement* le calcul des probabilités et la géométrie infinitésimale [2] ».

* * *

L'unité de l'esprit reste une espérance, parce qu'elle est un besoin, une des conditions de l'épanouissement spirituel ; nous souffrons trop d'en être privés durablement ; nous sommes alors de ces « consciences déchirées, malheureuses », que Hegel a décrites dans sa *Phänomenologie des Geistes,* avant que la psychanalyse vienne en explorer les replis.

[1] Zürich, Artemis Verlag, 1948. Traduction française : *La foi philosophique,* par Jeanne Hersch et Hélène Naef. Paris, Plon, 1953. — Voir surtout la *Vierte Vorlesung : Philosophie und Religion.* « Zwei Sätze : I. Gegen den Ausschliesslichkeitsanspruch in der biblischen Religion. II. Für die biblische Religion als den geschichtlichen Grund abendländischen Philosophierens. »

[2] Souligné par Brunschvicg : *Le génie de Pascal.* Paris, 1924, p. 63 (chap. 2 : *Finesse et géométrie*).

Le développement technique et économique a imposé depuis lors un regroupement des forces, extérieur d'ailleurs, à tel point que la vie civile en a pris une allure militaire. Mais la concentration, entre les mains de l'Etat, des pouvoirs politiques et économiques a excité la volonté de puissance. Les chefs temporels absolus, les dictateurs, prétendent régir aussi le spirituel. Leur Etat prend l'aspect d'une Eglise, d'une anti-Eglise. Leur idéologie, prétenduement scientifique, entend sans façon cumuler les bénéfices incompatibles de l'infaillibilité doctrinale, de la vérification expérimentale par l'histoire et de l'appui d'une propagande officielle, appui dont la vérité authentique n'a que faire.

De telles prétentions supposent un climat de fanatisme, où le besoin de certitudes utiles à l'action l'emporte sur le souci désintéressé du vrai. Que le fanatisme agisse au service de la religion ou de la politique, d'une Eglise ou d'un Etat, toujours il manifeste le même danger : l'unité de l'esprit établie par la contrainte. Il y a du nihiliste dans tout fanatique ; le va-et-vient des personnes entre les deux tendances exprime bien leur parenté psychologique.

Le fanatisme rend évidente l'ambiguïté, l'ambivalence de l'unité de l'esprit et des esprits. Elle n'est pas un bien en soi, à tout prix. Elle peut exister sous une forme saine et sous une forme pathologique. Un malade atteint d'idée fixe, de névrose obsessionnelle, un pervers désireux de ne faire que le mal, ne pèchent point contre l'unité d'esprit. « Le Diable est pur parce qu'il ne peut faire que le mal », dit Hans dans le *Bacchus* de Jean Cocteau.

Il est en effet deux manières, radicalement différentes, de vouloir l'unité : l'une, mue par la volonté de puissance, recourt à la contrainte, l'autre, animée par la raison et par l'amour, use de la seule persuasion, du rayonnement. La première déclenche des « épidémies psychiques », selon l'expression du psychanalyste C.-G. Jung pour caractériser le nazisme ; l'autre suscite, non une contagion mentale, mais une conversion à l'humain, où les moyens ne détruisent pas la fin poursuivie. La première n'atteint que l'uniformité, caricature de l'unité véritable, dans l'individu et dans la société ; la seconde harmonise les diversités en manifestant l'unité sous-jacente aux différences individuelles, qu'elle se garde d'abolir. Elle respecte l'originalité, cette part d'incoordonnable — selon l'expression de Jean-Jacques Gourd — particulièrement caractéristique des personnes. Mais elle ne perd pas de vue, pour autant, la communauté des êtres qui seule rend possible la véritable communion. Leibniz a incarné ces vérités de façon inoubliable.

Tandis que l'unité imposée creuse des fossés, rend les hommes et les peuples irréconciliables, l'unité librement réalisée engendre des organismes durables ; telle la Confédération suisse, qui a survécu à plusieurs empires. Dans le domaine de l'art, de la pensée, les « écoles » qui eurent le plus grand rayonnement ne connurent pas de « pontifes », mais des inspirateurs.

* * *

Aspirer à l'unité de l'esprit par les moyens de l'esprit, c'est à la fois dépasser la dispersion du dilettante, éviter la poursuite frénétique de buts contradictoires. C'est aussi récuser les moyens qui dévorent les fins, la primauté fanatique, obsessionnelle d'une idée fixe, d'un mythe animateur, l'objet en fût-il le salut ou le bonheur de l'humanité. Dans la mesure où elle peut être réalisée, l'unité de l'esprit et des esprits s'offre alors dans la convergence, spontanée ou réfléchie, des valeurs et des fins visées.

Marcel REYMOND.